

## À Montréal

Réa Montbizon et Claude-Lyse Gagnon

Numéro 44, automne 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58370ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Montbizon, R. & Gagnon, C.-L. (1966). Compte rendu de [À Montréal]. *Vie des arts*, (44), 88–89.

## A MONTRÉAL

Anne Kahane  
Louis Jaque  
Germain Bergeron c.s.c.

par Réa Montbizon

Dans nos chicaneries journalistiques au sujet des dernières tendances et futilités, nous nous arrêtons tous trop rarement pour considérer l'art comme expression de notre condition humaine. Mais avec des moyens aussi modestes que le recul du temps et le temps de la réflexion, nous sommes surpris de constater que nous sommes capables de voir en deçà de la garniture de cheminée en puissance et de la décoration éventuelle des murs.

Pour illustrer mon point, j'ai choisi trois artistes montréalais: Anne Kahane, Louis Jaque et le frère Germain Bergeron, c.s.c. Je les mentionne dans l'ordre chronologique de leur exposition à Montréal en avril, mai et juin. Kahane est avant tout un sculpteur sur bois, Louis Jaque un peintre et Bergeron — eh bien, à vrai dire — Bergeron est un bricoleur.

Ces trois artistes sont, soit par tempérament, préoccupation ou expression, les trois plus inégaux imaginables. Et cependant, en y pensant bien, il existe dans leurs oeuvres un trait commun qui permet de mettre facilement en corrélation leurs inégalités d'expression.

Anne Kahane, dont les sculptures sur bois et les graphismes étaient exposés à la galerie Agnès Lefort, est prise au sérieux depuis nombre d'années, cependant son art n'a jamais été aussi sérieux qu'aujourd'hui.

Kahane est une humaniste. Elle traite les formes humaines en une sténographie sculpturale qui écarte les détails et les superficialités de surface.

Son style est massif, ses torsos volumineux et toutes ses têtes, au crâne quelque peu gothique, ont des similarités frappantes et non sans un certain rapport avec celui de l'auteur.

Dès ses premières oeuvres, et beaucoup s'en souviennent, Anne Kahane a montré un don exceptionnel pour la composition figurative. Mais si à l'origine l'action dramatique réciproque de ses groupes était faible, elle en est, cette fois, totalement absente. Ni ses groupes ni ses individus ne sont en action, ils sont figés dans un état et quoi qu'ils expriment est transmis et se dégage plus par leur maintien intérieur que par leur geste ou leur attitude extérieure.

Ce trait caractérise aussi bien ses formes simples que ses nouvelles séries de compositions figuratives intitulées *Dorways* (Portails). Ce sont des reliefs à double-face, excroissances sur un plan vertical, qui dégagent presque entièrement certaines figures sculptées, laissant les autres telles quelles,

limitées par le portail, aussi légèrement suggérées qu'un buste de Medardo Rosso ou une des dernières marines de William Turner.

Les plus grandes sculptures traitent la forme simple dans son état physique extrême. Les plus récentes représentent des formes humaines tombées, cassées, tyrannisées, endurant passivement ce qui semble être leur inévitable destin.

Ces corps laminés — j'ai toujours regretté qu'ils ne puissent apparemment pas être sculptés dans la masse d'un tronc d'arbre — sont tombés, à moitié brisés dans le sens littéral du mot. Mou, torsos décontractés, ballant dans un milieu dissocié, ils symbolisent leur entrain brisé.

Mais si les oeuvres d'Anne Kahane semblent n'avoir aucune expression saisissante du fait que ces formes et visages ne trahissent aucun effort, que ses groupes ne présentent aucune relation mutuelle de mouvement, c'est précisément cette absence d'interrelation qui transmet le côté dramatique du message de l'artiste. Elle ne le communique pas, parlant tragédie individuelle, au niveau émotionnel subjectif; ses êtres humains cassés, isolés, expriment la désespérance existentialiste, le drame universel de la condition humaine.

Le lyrisme spatial de Louis Jaque n'a jamais été aussi intensément énoncé que dans sa dernière exposition, d'ailleurs très bien présentée en mai dernier au Musée d'Art Contemporain.

Pour me résumer, plutôt qu'énumérer tout ce que la peinture de Louis Jaque n'est pas, j'appellerai son art "la poésie de l'immatériel". Par ces mots, je ne veux pas seulement dire qu'il est irréprésentatif ou dadaïste irrationnel; il n'est réellement ni l'un ni l'autre. Chez Louis Jaque, l'ordre et la logique règnent en maître sur son interprétation d'un monde sublime éthéré, impalpable. Ses formes, lorsque perceptibles, appartiennent au monde des rayons et réflexions, brumes de rivière et aurores boréales, rayonnements et mirages.

Cependant il ne faut pas imaginer ses oeuvres en termes impressionnistes, pas plus qu'il n'y faut voir une incursion téméraire dans l'informe. Louis Jaque se soumet à une discipline rigide, fondant délicatement ses pigments, dégradant les transitions entre ses grandes formes mélangées. Sa palette est raffinée, se limitant aux teintes claires. Le rouleau à peinture est son outil, qu'il utilise pour délimiter ses surfaces par des marques de tirage, des effets de traction. Louis Jaque joue avec son instrument en tonalités et harmonies, ses éléments picturaux éphémères sont maîtrisés par une logique conventionnelle qui donne à sa poésie visuelle rime et mesure.

L'artiste à présent manipule son espace abstrait avec un tel raffinement, l'équilibre avec une telle perfection que non seulement, il mène l'observateur au plus profond de son tableau mais qu'il peut laisser son espace pictural venir à l'observateur, se répandre sur le plan frontal et établir ainsi une union magique entre la réalité physique et la réalité picturale.

Mais que peuvent signifier pour nous de telles peintures? comparées à un Rembrandt ou un Bruegel, il y a tellement peu à voir dans certaines d'entre elles! Eh bien, du fait que nous vivons dans un monde hypercomplexe, agissant seulement par spécialisation, peut-être devons-nous apprendre à accepter

le fait que l'artiste y joue aussi son rôle spécialisé. Ayant à faire face, comme nous le devons, aux assauts constants de nos sens par la confusion et la trivialité des sons et des images, il est normal que même la plus faible manifestation d'une esthétique raffinée contribue beaucoup à satisfaire un besoin, à maintenir en vie notre perception et notre jugement dans un monde visuellement surchargé.

Si d'un côté les oeuvres d'Anne Kahane et de Louis Jaque permettent de trouver une signification plus profonde sous le grain de bois et les traces de rouleau à peinture, de l'autre, les sculptures en ferraille du frère Germain Bergeron ne nous permettent pas d'ignorer le côté spirituel de ses figurines d'imagination et de ses assemblages en ferraille. Les dernières oeuvres de Bergeron étaient exposées en juin dernier à la toute récente Galerie d'Art du Gobelet et, au moment où nous écrivons cette chronique, une sélection de cette exposition est présentée au Centre Culturel de Pointe-Claire.

Mais qu'assemble donc ce bricoleur? Prenant de froids débris de notre civilisation mécanisée, aussi disparates que: ressorts à boudin, arbres de transmission, supports de bicyclettes, roues d'engrenage et roulements à billes, Bergeron soude, assemble, compose de chaudes représentations d'une humanité saine encore que frivole. Avec des moyens limités, il parvient à construire les caractérisations essentielles de nos faiblesses humaines: vanité, orgueil, sybaritisme et faste.

Cependant, et voilà le charme des idées de Bergeron: elles n'ont rien d'acrimonieux et rien d'une condamnation catégorique. On est touché par un solide élan vital, semblable à celui que l'on trouve dans toute expression folklorique naissante avant qu'elle ait été émoussée par le formalisme.

Quand, à partir d'un bout de tige de fer, l'artiste crée une élégante *Femme au miroir* en employant des boules identiques pour la tête et chaque partie du "grand fessier", c'est plus que "gracieux" ou "disgracieux", ou "incroyablement drôle" pour sa vaine égalisation du siège et du cerveau: Cela porte aussi la propre critique de l'artiste pour la vanité physique, et cela nous amène aussi à nous arrêter pour nous regarder dans le miroir de la vérité. Nous sommes charmés tout en étant réprimandés, mais seule l'étincelle des bonnes intentions reste.

Lorsqu'avec des pattes de support d'arbre de Noël, nous voyons dans une représentation d'une *Cléopâtre* un tel équilibre proportionné de royauté et de sexualité comparable à celui d'une abeille-mère, nous ne sommes pas seulement amusés par l'imagination et l'esprit terre à terre de l'artiste, nous sommes malgré nous, entraînés dans un genre de réflexions différentes de celles qui nous sont transmises de la chaire ou de la tour d'ivoire. Avec son art-ferraille, le frère Bergeron nous parle notre langue et de ce fait nous touche plus qu'à fleur de peau.

Cependant ce jeune artiste-prêtre-éducateur communique encore sur un autre plan. Dans certaines de ses crucifixions et maternités, nous sommes touchés par une délicatesse si nouvelle et si originale qu'il nous semble éprouver ces images familières pour la première fois.

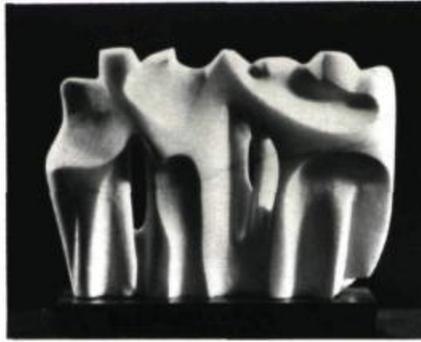
En termes explicites, on ne peut parler des sculptures en ferraille de Germain Bergeron comme de "grandes oeuvres d'art". Cependant, si changer la confusion en ordre significatif, si arriver à nous engager émotionnel-

lement et spirituellement, si trouver une forme appropriée au message d'amour personnel à transmettre remplit une des fonctions les plus essentielles de l'art, l'oeuvre de Germain Bergeron la remplit.

*Traduction R. Haxaire*

**Art primitif**  
**Hans Schlee**  
**Ken Danby**  
**Madame de la Chevalerie**  
**Yuki Katsuma**  
**Murray Wilson**

*par Claude-Lyse Gagnon*



*Sculpture de Hans Schlee*

Jusqu'à la mi-juin, la galerie Lippel, rue MacKay, exposait une cinquantaine d'oeuvres en provenance de la plus grande île du monde, la Nouvelle-Guinée. Plus particulièrement des bois sculptés trouvés sur les rives de la rivière Sepik et de la région Korrowri, bois comptant jusqu'à quatre-vingts ans d'existence. Ce qui est impressionnant quand on pense qu'il est presque impossible, à cause des termites et à cause de la grande humidité, d'en trouver qui aient plus d'un siècle.

La plus grande partie de l'exposition offrait des masques de rotin décorés de coquillages, des figures de proue, des pilotis de maison, des statuets évoquant, la plupart, des ancêtres. Les mêmes thèmes se retrouvent d'ailleurs dans leurs travaux. Les morts sont rappelés mais avec des symboles de prolongation. Si telle silhouette parle de l'aïeul, l'aïeul cependant est signe de vie et sera tourné vers l'avenir. Ainsi, il pourra être double, présenter deux têtes, deux corps dos à dos, contemplant l'hier et le demain. Il a une grande langue (symbole de reproduction), une grenouille quelque part (symbole de mouvement) et un serpent (symbole de vie). Dans cette exposition, outre ces figures d'ancêtres, il y avait aussi quelques statuets sculptés pour la joie de sculpter, évoquant des femmes au visage d'une pureté inouïe.

Le propriétaire de la galerie, grand collectionneur lui-même, avec des gestes très attentifs et fiers, me montra quelques objets d'art appliqué. Tels des colliers, des bracelets, des pailles brunes tressées si finement et si corsées qu'on aurait dit des cuirs. "Vous seriez étonnée, conclut-il, du nombre d'amateurs de sculpture primitive, on vient me voir de toutes les provinces du Canada".

Dans le marbre portugais aux veines rosées, dans le marbre d'Italie, le sculpteur allemand Hans Schlee, né en Forêt Noire mais vivant au Canada depuis une quinzaine d'années, se fait poète de la femme, de l'amour, de la femme et l'enfant. Tout est féminin et doux dans ces sculptures aux courbes polies, idéalisées par l'abstrait et veloutées par la matière. Et le marbre se trouve bien l'agent de locomotion de pareille inspiration. S'il est si froid dans les cimetières, si hautain, c'est à cause des morts. Pas de lui. Comme la rose d'ailleurs et qu'on envoie aux enterrements bien qu'elle soit la plus vénusienne des fleurs. Le marbre, par sa fine texture va à Vénus aussi mais encore faut-il qu'il parle du monde des vivants. Comme celui d'Hans Schlee, par exemple.

Si ses sculptures sont terrestres, ses aquelles, elles, appartiennent au royaume cos-

mique. Usant de couleurs étranges, souvent diffuses, presque phosphorescentes, interplanétaires comme on aime à les imaginer même si cela dépasse tout rêve, un fait remarquable séduit dans toutes ces oeuvres, le sens de l'équilibre. Même dans le domaine du fantasmagorique, il y a un centre de gravité. Tout coule mais tout se tient. C'est donc un défi à la pesanteur mais avec des éléments qui se tiennent debout. Cela peut sembler fort paradoxal. Ce l'est. Ce monde aussi. Et la vie, donc. La beauté s'y trouvant, voilà l'essentiel. Vu à la Galerie Dominion.

Chez Agnès Lefort, un moment, j'ai cru que Ken Danby avait fait un reportage au pays de la ruée vers l'or. Puis, je me suis dit, mais non, il s'agit de l'Ouest et de l'Ontario. Ces maisons, ces blés, ces granges appartiennent aux prairies. Pourquoi reportage? Parce que le procédé employé, le tempera, donne à ces tableaux une précision extraordinaire, presque photographique.

Champêtre et désolé, touchant et réaliste, triste et à la fois lumineux, ainsi apparaît ce peintre.

J' imagine qu'être née dans ces régions, je ne pourrais résister à l'achat d'un tableau. Pour le coeur. Pour que le passé soit sur le mur. Et les paysages, à bout de bras. N'étant pas née dans les prairies mais au bord d'une rivière, de l'Outaouais qui est bleue, je me sens triste devant ces oeuvres. Ces maisons abandonnées, ces granges désertes, ces champs délaissés où on ne voit pas d'ombre humaine causent une mélancolie. Un désert, par exemple, est vide d'humain mais on le sait. On ne se fait pas d'illusions. Une maison inhabitée, par contre, a quelque chose de poignant et de douloureux.

Ce procédé qui exige un travail de turc, une attention de chirurgien, donne une beauté pour les yeux. Les couchers de soleil, les aubes prennent une luminosité délicate, sensible et sensuelle. On voit peu de peintres déployer tant d'amour de l'art.

Madame de la Chevalerie peint sur aluminium et sur bois anciens dénichés dans l'île d'Orléans. Sur cuivre aussi. Son exposition à la Galerie Morency révèle une personne très fantaisiste et débordante d'imagination. Dilettante, elle doit être un feu roulant quand elle travaille car, sur le mur, tout éclate de couleurs, d'impulsions, de trouvailles, de plaisir de vivre. Par la technique, ses oeuvres sont aussi différentes de caractère que les enfants d'une même famille. Par l'inspiration aussi. Un art où les saisons se multiplient. Accrochées à la même cimaise, des toiles de Yuki Katsuma qui peint sur

aluminium. Un art classique quoique moderne. "Fille assise" est remarquable. Enfin Murray Wilson n'exposait que quelques sculptures (une huitaine)! C'est un humoriste.

## VIE DES ARTS

### A QUÉBEC

**Salon du Printemps à l'Académie**  
**Exposition de groupe**  
**Roland Giguère, poésie visuelle**  
**Concours artistiques**  
**Lewis Pagé: une murale**  
**Thérèse Brassard, peintre-émailliste**  
**L'Art religieux canadien d'aujourd'hui**  
**Antoine Bourdelle**  
**Exposition du Proche-Orient**

*par Michel Champagne*

Quatre jeunes artistes ont inauguré le Salon du Printemps de l'Académie de Québec: Gilles Genest, Suzanne Gravel, Yvon Milliard et Guy Tremblay.

Gilles GENEST, en progrès depuis l'année dernière, car la sculpture est vraiment son élément, exposait cinq bonnes pièces. *Torse* ainsi qu'*Envol* nous laissent espérer qu'il orientera ses recherches dans ce sens à l'avenir.

Suzanne GRAVEL reste l'un des grands espoirs de la céramique à Québec. Magicienne des formes et des glaçures, elle nous a donné quelques très belles pièces. Aujourd'hui elle s'improvise peintre et cette nouvelle orientation n'est pas tout à fait heureuse même si la composition et le dessin sont solides; l'ensemble est trop lourd, trop gras.

Yvon MILLIARD, sans doute le meilleur du groupe, présentait d'excellentes sculptures "Formes libres" ainsi que d'intéressants pastels. C'est bien construit, robuste, équilibré.

Guy TREMBLAY nous a séduits avec *Cosmos*, *Lumière* et *l'An 2000*. De bons tableaux avec un souffle et un élément décoratif intéressants.

Le Centre Mgr-Marcoux a eu l'heureuse idée d'inclure dans le cadre de ses activités artistiques une exposition de peintures et de céramiques qui groupait des élèves du peintre Albert Rousseau et du céramiste Robert Gervais.

Lorraine BELLEROSE est la plus personnelle du groupe avec des paysages colorés vifs et sensuels.

Lili BOISSINOT traite agréablement natures mortes et fleurs.

Janine BEAUDOIN qui vient de mériter l'oiseau d'or de Braque avec son tableau